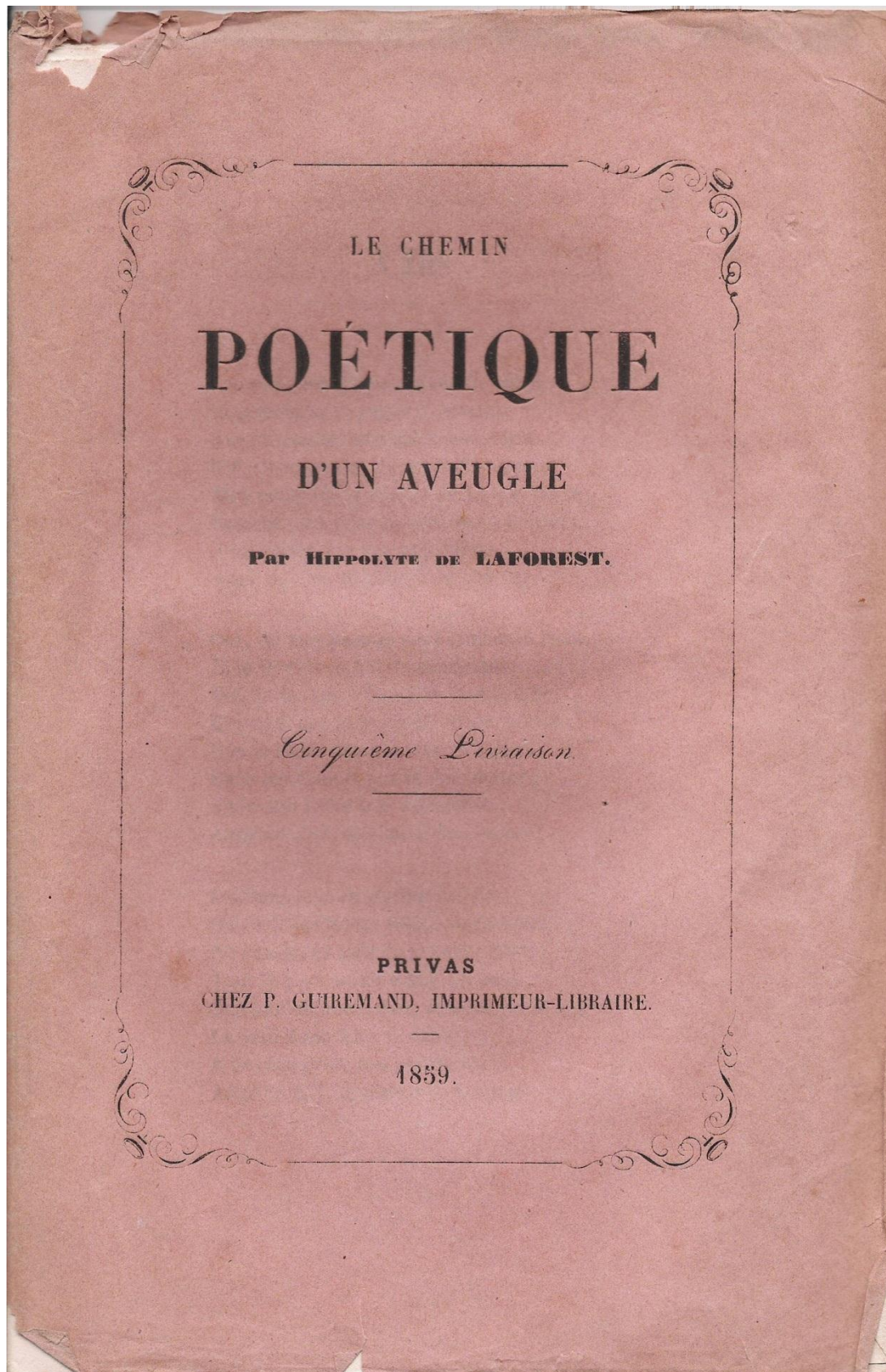


Hippolyte de Laforest (1803-1863).

Ecrivain ardéchois né à Chassagne près des Vans . Aveugle, il survit en vendant ses poèmes sous forme de brochures .



LE CHENIZ

POÉTIQUE

DIX ANNEES

Par M. de LAUNAY

Paris, chez la Citoyenne Lesclapart

PRIVAT

BOY & GILBERT, IMPRIMERIE-LIBRAIRIE

1793

LE CHEMIN PORTUGAIS 30

A Elle.

Laissons dormir un instant la satire,
Et remettons la partie à demain :
Avec transport saisissant notre lyre ,
Par des chansons égayons le chemin.
Mon cœur fidèle espère en ta constance ;
Restons unis pour ne plus nous quitter ;
A ton ami prête ton assistance ;
Ange du ciel, te plaît-il de chanter ?

Oui, de mes yeux je sens tomber le voile,
Et je te vois au feu du sentiment ;
Oui, je te vois telle qu'on voit l'étoile,
Qui dans la nuit scintille au firmament.
Que ta lueur charme mon existence,
Dans les écueils que je dois éviter ;
A ton ami prête ton assistance ;
Ange du ciel, te plaît-il de chanter ?

Laissons agir la secrète cabale :
Qu'elle s'épuise en efforts impuissants ;
Ne craignons rien de la haine rivale ;
Tout le pays sourit à nos accents.
Que loin de nous, dans sa sottise jactance,
Le vain Zoïle aille se dépiter ;
A ton ami prête ton assistance ;
Ange du ciel, te plaît-il de chanter ?

Que nous faut-il ici-bas sur la terre,
Pour y jouir de quelques jours heureux ?
Un seul trésor, l'amitié salulaire,
Bien sans lequel le riche est malheureux ;
Ce doux trésor est en notre puissance,
Et jamais rien ne pourra nous l'ôter.
A ton ami prête ton assistance,
Ange du ciel, te plaît-il de chanter ?

Traversons donc la vallée orageuse,
D'un cœur hardi, toujours ferme et constant ;
Si nous luttons d'une main courageuse,
Sur l'autre bord la palme nous attend.
Avec ardeur bravons la résistance ;
Notre destin saura la surmonter.
A ton ami prête ton assistance,
Ange du ciel, te plaît-il de chanter ?



Le Toit de Béranger.

Le long de cette belle rive,
Amis, je veux me diriger ;
C'est par elle que l'on arrive
Au toit désert de Béranger ;
C'est là Passy, le doux asyle,
Où le poète s'exila ;
C'est là qu'il fut libre et tranquille ;
Là fut son séjour, ce fut là.

Là tout aime, là tout contemple ;
Sous l'azur riant des beaux jours,
Là viennent, comme autour d'un temple,
Et les plaisirs et les amours.
Des grâces la troupe charmante,
Que souvent son luth appela,
Chante en chœur d'une voix aimante ;
Là fut son séjour, ce fut là.

Là loin du dangereux parage,
Où les pilotes du pouvoir
Essuyèrent plus d'un naufrage,
Que le poète sut prévoir,
Comptant les grands coups de tempête,
Où plus d'un trône s'écroula,
A la grandeur l'écho répète :
Là fut son séjour, ce fut là.

Là, sous la couronne civique,
Qui décorait ses cheveux blancs,
De son loisir philosophique
Il goûtait les fruits consolants,

Là, quand la brillante fortune
Vint à sa porte et lui parla,
Il fit affront à l'importune ;
Là fut son séjour, ce fut là.

Là, le peuple gonflé de gloire,
Sous les armes et les drapeaux,
Chantant des hymnes de victoire,
Vint l'arracher à son repos.
Il fut au banc parlementaire ;
Mais, quand la discorde y souffla,
Il revint vivre en solitaire ;
Là fut son séjour, ce fut là.

Là, tant qu'au sein de la nature,
Parmi les fleurs et les roseaux,
Déployant sa riche ceinture,
La Seine roulera ses eaux,
Les vertus viendront d'âge en âge,
Sur la verdure qu'il foula ;
Et diront, lui rendant hommage :
Là fut son séjour, ce fut là.

Avant que le destin funeste
M'eût ravi la douce clarté,
Je l'avais vu le toit modeste
Où Béranger s'est abrité.
Un souvenir dont je m'honore,
Et que ma muse modula,
Aujourd'hui m'y conduit encore ;
Là fut son séjour, ce fut là.

La Nymphé du Fadas

OU L'ARRIVÉE DES EAUX A JOYEUSE.

« Que fais-tu là sous la pâle jonquille
Et le buisson qui cachent tes appas ?
Disait Joyeuse à la Nymphé gentille,
Qui tient sa source au ravin du Fadas ;
Prends ton essor, ne sois pas si timide,
Nymphé charmante, au souris gracieux ;
De ton crystal, aussi doux que limpide,
Porte chez moi le tribut précieux. »

« Je ne saurais souscrire à ton attente,
Répond la Nymphé, et tu vois bien pourquoi ;
Dans ce séjour je suis calme et contente,
Et ta cité n'est pas faite pour moi ;
Sous ce buisson le destin m'a placée
Pour les bergers et les oiseaux des cieux ;
Oui pour eux seuls, sans arrière-pensée,
Je dois garder mon tribut précieux. »

Sincèrement la Nymphé parlait-elle ?
Et son refus était-il bien certain ?
On attaqua de nouveau la cruelle,
Qui s'abritait sous la loi du destin.
Pour triompher de son indifférence,
Il fallait suivre un plan audacieux ;
Mais au travail souriait l'espérance
De posséder le tribut précieux.

La terre s'ouvre . . . en monstrueux reptile,
Dans le fossé s'arrondit le ciment,
Et l'ouvrier va, d'une main habile,
Saisir la Nymphé en son retranchement ;
D'un doigt hardi, porté sur l'orifice,
Il touche enfin le point contentieux,
La Nymphé alors, forcée au sacrifice,
Sent s'échapper son tribut précieux.

La voilà donc déité populaire,
Source du bien et de l'égalité ;
De plus en plus s'exerçant à nous plaire,
Elle s'épuise en libéralité.
Oui maintenant, sous sa toilette urbaine,
Ouvrant à tous son sein officieux,
Au riche, au pauvre, elle offre même aubaine,
Et tout jouit du tribut précieux.

Pour s'emparer de Nymphé à source vive,
Il faut d'abord se mettre à son niveau ;
Si sa rigueur repousse de la rive,
On y revient par un effort nouveau ;
Elle se plaît à susciter obstacle,
Afin qu'on dise, à son air soucieux,
Que c'est par force et comme par miracle
Qu'elle a livré son tribut précieux.

Que la leçon ne soit pas inutile,
Que le pays se plaise à l'écouter ;
Toi, le premier, dans le sein de ta ville,
Tâche, Aubenas, tâche d'en profiter ;
Attaque donc, sur ses rives paisibles,
La déité qui se cache à tes yeux ;
Tes déités ne sont pas invincibles ;
Soumets-en une au tribut précieux.

Le Char de Sainte-Hélène.

Dans ce fameux Hôtel, où l'ombre du Grand-Homme,
Aux yeux des vétérans, repose sous le dôme ;
Où des peuples vaincus sont rangés les drapeaux,
Criblés par la mitraille, et tombant en lambeaux ;
Parmi ces souvenirs de douleur et de gloire,
On introduit un char. Est-ce un char de victoire,
Conquis sur l'ennemi ? Non, c'est le char de deuil
Qui porta le héros, couché dans son cercueil,
Et qui le conduisit à la tombe isolée,
Que mouilla de ses pleurs l'amitié désolée.
Détournons nos regards de ce climat lointain,
Que de son anathème a frappé le destin.
L'ombre affreuse d'Hudson maintenant s'y promène ;
C'est là qu'est son enfer, c'est là qu'est son domaine.
Là cette ombre, enchaînée, est soumise à son tour
Au bec invétéré de l'éternel vautour ;
Tandis que du martyr la dépouille sacrée,
Réside sur la Seine, en sa gloire honorée.
Près d'elle, pavoisé de panaches flottants,
Vient se placer le char, à l'abri des autans ;
Char de deuil et d'honneur, glorieuse relique,
Objet majestueux de piété publique.

Qui nous le rend ce char ? Au Havre avec fierté,
A bord du *Virago*, les flots l'ont apporté.
Sans doute par oubli, trop longtemps l'Angleterre,
Aux regards de l'Europe, en fut dépositaire.

Mais elle nous le rend ; c'est pour nous faire voir
Qu'en véritable amie, elle a fait son devoir ;
Et que les sentiments, dont elle est animée,
Sont écrits de son sang, aux champs de la Crimée.
Puisse-t-elle toujours, fidèle à son serment,
Fonder son amitié sur un pareil ciment !
Pussions-nous dire enfin : A dater de cet âge,
Pour la France Albion ne sera plus Carthage ;
On ne la verra plus, foulant aux pieds les droits,
Machiner les malheurs des peuples et des rois ;
Réformant les abus par des lois salutaires,
Elle respectera ses colons et leurs terres ;
Adoptant tous les plans de noble humanité,
Elle se piquera de générosité ;
En face du Génie, ardent et gigantesque,
Qui va trancher Suez sous son bras titanesque,
Avec nous elle ira, de bon cœur s'engageant,
Souscrire pour sa part de labeur et d'argent.
Par l'effet d'une noble et durable harmonie,
A son esprit penseur joignant notre génie,
Ensemble nous irons, dans les lointains climats,
Arborant de la paix le signal sur nos mâts,
Planter les vertus, les arts, les industries,
Qui fleurissent au sein de nos belles patries ;
Par un élan sublime et civilisateur,
Nous saurons, chez les uns, établir la vapeur,
Devenue aujourd'hui, dans sa marche féconde,
L'artère du progrès et le levier du monde ;
Chez les autres, fondant des ateliers nouveaux,
Nous les attacherons à nos riches travaux ;
Et façonnant leurs mœurs ainsi que leurs usages,
Nous les dépouillerons de leurs formes sauvages.

On verra s'opérer tous ces beaux changements,
Pourvu que les Anglais tiennent à leurs serments.

Si pour nous, désormais l'amitié britannique
Ne doit plus se tourner en vengeance punique,
Je vais me transporter, dans un rapide essor,
Jusque sous les lambris du château de Windsor ;
Là, je veux, présentant mon hommage à la reine,
Lui parler en ces mots : Très-Haute Souveraine,
Dans leur grandeur assis, avant toi les régnants
A la France ont laissé des souvenirs poignants ;
Ces souvenirs, tracés sur la liquide plaine,
Où tristement flotta le char de Sainte-Hélène,
Sont là toujours debout, à la face des mers ;
Puissent-ils disparaître aux yeux de l'univers !
De ta puissante main dissipe les nuages
Qui pourraient amener encore des orages ;
Veille sur ton Torisme et sur ton Parlement ;
Observe pas à pas leur moindre mouvement ;
Va, le fouet à la main, visiter leurs retraites ;
Suis-les dans les détours de leurs trames secrètes.
Ils pourraient, t'entraînant dans leur fatale erreur,
Irriter contre toi la France et l'Empereur.
Cette voix qui te parle, et que l'onde répète,
Est une voix du ciel, une voix de prophète.

A Lamartine.

Quand du fleuve sacré tu désertas les bords,
Où long-temps retentit ta lyre aux doux accords,
Et que, sous le drapeau du démon politique,
Tu laissas enrôler ton esprit poétique,
Une voix te disait : Retourne sur tes pas ;
Dans le Palais-Bourbon, poète, n'entre pas.
Mais tu fermas l'oreille à cette voix céleste,
Qui te montrait l'écueil sous la vague funeste.
Que fis-tu dès ce jour ? Généreux député,
Adoptant pour devise honneur et loyauté,
D'une verve éloquente autant que courageuse,
Tu parlas dans le sein de la Chambre orageuse.
Thiers lui-même, Guizot, Odilon et Berryer,
Saluèrent l'éclat de ton nouveau laurier.
Bientôt les factions, sans cesse menaçantes,
Dressèrent dans Paris leurs têtes renaissantes.
Inébranlable, armé du sang-froid le plus beau,
Des tribuns du moment tu fus le Mirabeau.
Seul, debout, faisant face au lion populaire,
Qui lançait de ses flancs des torrents de colère,
Tu restas, devant lui, sans pâlir ni trembler :
Content de ton courage, il te laissa parler.
Et puis que devins-tu ? Semblable au météore,
Ce fluide brûlant, qui passe et s'évapore,
Tu fondas dans les airs un espoir incertain,
Et tombas, éclipsé, sous les coups du destin.

Ainsi vont s'engloutir les grandeurs passagères ;
Sous le charme brillant des lueurs mensongères ;
Ainsi la main du sort autrefois exila
A Minturne , à Tibur, Marius et Sylla.

Tout fut perdu pour toi dans le fatal naufrage ;
Il ne te resta plus que ton noble courage.
Ton honneur est intact , mais ta fortune a fui ;
Et d'incessants revers t'accablent aujourd'hui.
Te voilà donc assis sur la plage déserte,
Regardant les débris dont la mer est couverte.
Il ne te reste rien, on peut le concevoir ;
Car tes dettes d'honneur absorbent ton avoir.
Tes créanciers sont là ; deviendront-ils les maîtres
Des domaines sacrés qu'ont laissés tes ancêtres ?
Sans doute tu voudrais, par des efforts nouveaux,
T'affranchir et payer du fruit de tes travaux.
S'associant de cœur à ta grande corvée,
Pour te porter secours la France s'est levée ;
Et partout on entend retentir ces accents :
« Par nos dons, envers lui, soyons reconnaissants ;
Formons une croisade, et réparons les pertes
Que pour le bien de tous sa fortune a souffertes.
Il ne sera pas dit, dans la postérité,
Que chez nous Aristide est mort de pauvreté. »

Tel est le cri parti de la rive helvienne ;
Ma muse avec transport le transmet à la tienne ;
C'est pour elle un devoir. Poète, à ton malheur
Puissé-je ainsi payer mon tribut de douleur !

Par l'effet d'un élan et noble et sympathique,
Je sens ton infortune, et mon cœur se l'explique ;
Je voudrais, unissant mon don aux dons nombreux,
Te porter un secours et riche et généreux ;
Mais j'ai des jours, hélas ! moins que les tiens prospères ;
Des revers m'ont ravi tous les biens de mes pères :
Il ne me reste plus que cette vieille tour
Qui domine Joyeuse et les champs d'alentour,
Puis quelques parchemins, dont la poudre des âges,
D'une teinte sacrée, orne les nobles pages.
Voilà ce qui me reste. A cette adversité,
Pour comble de malheur, se joint la cécité.
Poète, je te plains ; mais vois si ta misère
Égale en ses douleurs celle de Bélisaire.
Vide d'ambition, ne voulant que le mien,
Je vis de mes travaux et ne demande rien.

Le Malheur et l'Immortalité.

Le créateur de l'antique harmonie,
Chantre immortel des héros et des dieux,
Allait, dit-on, aux rives d'Ionie,
Vendant ses vers, aveugle, pauvre et vieux.
Quand son malheur et sa noble vieillesse
Semblaient ainsi perdre leur dignité,
Ayant à peine un réduit dans la Grèce,
Il se tourna vers l'immortalité.

L'auteur charmant, dont la lyre amoureuse
Sut de Corine égayer les beaux jours,
Fut exilé sur une côte affreuse,
Pour avoir vu de coupables amours ;
Traînant le poids de son arrêt injuste,
Par les frimas et la faim tourmenté,
Loin du bonheur et du palais d'Auguste,
Il se tourna vers l'immortalité.

L'ardent génie à la fougue brûlante,
Qui de Renaud célébra la valeur,
Gagna le cœur de sa royale amante,
Et ce fut là son crime et son malheur ;
Sous le pouvoir du despote barbare,
Qui déploya sur lui sa cruauté,
Chargé de fers aux prisons de Ferrare,
Il se tourna vers l'immortalité.

Celui qui prit, embouchant la trompette,
L'Ange rebelle et Dieu pour ses héros,
Et qui lança la foudre et la tempête,
Du haut du pont jeté sur le cahos,

Eut même sort que le chanfre d'Achille,
Même détresse et même infirmité,
Et comme lui, délaissé, sans asyle,
Il se tourna vers l'immortalité.

Le cygne aimé des rives de la Seine,
Dont la voix pure a traduit, dans ses chants,
Les chants si beaux de l'ami de Mécène,
Subit aussi des malheurs bien touchants;
Ne voyant plus la lumière céleste,
Les champs, les fleurs, ce qu'il avait chanté,
Les yeux éteints sous un voile funeste,
Il se tourna vers l'immortalité.

L'infortuné, dont la mourante lyre
Apitoya l'écho de l'Hôtel-Dieu,
Jeune victime, en son dernier délire,
Fit à la vie un lamentable adieu ;
Il essaya de se lever encore,
Près de la mort, assise à son côté ;
Et souriant à l'éternelle aurore,
Il se tourna vers l'immortalité.

Oui le poète est noble dans ses peines,
Bien qu'il soit pauvre, aveugle, sans appui,
Sur le grabat, dans l'exil, dans les chaînes,
Bravant le sort, il est plus fort que lui.
Touchant sa lyre, il charme sa souffrance ;
Il est puissant dans son adversité,
Et suit toujours l'étoile d'espérance
Qui le conduit à l'immortalité.

L'Italienne.

Je suis fille de l'Italie ;
J'aime le Tibre et ses roseaux ;
Je puis faire comme Clélie,
Franchir le fleuve aux blondes eaux ;
Oui, comme elle, sur ce rivage ,
Conservant ma noble fierté,
Je hais le joug de l'esclavage,
Et j'invoque la liberté.

A l'Italie humiliée
Sous le pouvoir le plus affreux,
La France, en fidèle alliée,
Prête son appui généreux :
Sur le Piémont et la Savoie
Le drapeau d'Arcole a flotté ;
Avec lui le ciel nous envoie
La victoire et la liberté.

J'entends le son de la trompette ;
C'est le prélude des combats ;
Partout au loin l'écho répète :
Vers le Tessin courez, soldats !
Enflammé de patriotisme,
D'honneur et d'intrépidité,
Exterminez le despotisme,
Et proclamez la liberté.

Le premier pas dans la carrière
Est l'assurance du succès ;
En face de l'aigle guerrière,
Marengo sourit aux Français.
Là de palmes la plaine est riche ;
Là tout laurier qu'on a planté
Croît pour la honte de l'Autriche
Et l'honneur de la liberté.

Lève la tête, ô ma patrie,
Terre des antiques vertus,
Toi qui fus l'idole chérie
Et de Clélie et de Brutus !
Rentre dans ton ancien domaine
Que les tyrans ont dévasté ;
Reprends tes titres de romaine ;
Sois fille de la liberté !

Hippolyte De LAFOREST.

Cette Publication se compose de VINGT-DEUX livraisons

à raison de 50 cent chacune livraison.

PARIS, 1884, chez M. L. L.

Cette Publication se composera de **VINGT-DEUX** Livraisons

à raison de 50 cent. chaque Livraison.

ON SOUSCRIT :

